

Hier produits, drogues aujourd'hui, médicaments demain ?

En introduction, le Dr Bernard Odier, psychiatre à Paris, rappelle qu'en grec ancien *pharmakon* désigne à la fois le poison et le remède. Prescrit avec mesure, c'est un remède, utilisé avec démesure, c'est un poison. Un usage social averti en dompte les effets tandis qu'une délinquance en accroît les dangers. Au cours de ce colloque, nous nous sommes intéressés à la façon dont une molécule passe du statut de produit à celui d'une drogue voire d'un médicament, à la circulation entre les savoirs profanes et scientifiques, à ce qui facilite leurs échanges comme à ce qui les freine. Les usages sociaux qui intègrent ces consommations dans des rituels de guérison ont aussi retenu notre attention.

Récemment, les neurosciences ont compliqué la chose en décrivant dans l'intimité même de l'organisme des composants biochimiques ressemblant aux principes actifs des produits utilisés comme drogues ! D'où un regain d'intérêt pour l'usage en psychiatrie du cannabis, de la coca, de l'ayahuasca et du peyotl, entre autres.

L'éternelle recherche du bonheur en Occident

Arturo de la Pava Ossa, psychiatre et psychanalyste à Bogotá, a commenté les différences fondamentales entre les formes de recours modernes et urbaines à l'expérience de la prise de psychodysléptique, qui à Bogotá se sont développées dans une période récente et donnent lieu à une activité mercantile. Arturo de la Pava leur oppose l'usage du *yagé* (*ayahuasca*) dans les communautés indigènes dont l'animisme prête y compris aux plantes des propriétés divines et dont l'usage se mêle à une communion de tous les instants avec la nature. Il cite Ott (1996) qui crée le néologisme enthéogène dont l'étymologie en-théo-gène signifie « ce que Dieu génère en moi ». De la Pava émet l'hypothèse que la quête moderne poursuivie par l'homme d'aujourd'hui est celle de l'intégration dans un TOUT, dans un UN. Reprenant des thèses de Lacan, il décrit le sujet moderne comme un orphelin de la totalité, un être

séparé irrémédiablement divisé, pour qui l'expérience de totalité est inaccessible. Le temps lui manquera pour décrire la contribution d'expériences de modification de la conscience au déroulement de psychothérapies qu'il a conduites en parallèle (Grof, 1984). Pour souligner la profanation du rite animiste par les modernes, il raconte pour finir la tentative du gringo Loren Miller de breveter en 1986 le principe actif du *yagé*, et la lutte des indigènes pour contrer cette dépossession.

Rituels thérapeutiques avec des plantes psychotropes ?

Sergio J. Villaseñor Bayardo [1] est psychiatre et anthropologue, il enseigne à l'université de Guadalajara (Mexique).

Dans une première partie, il décrit le patient travail de description botanique des plantes psychédéliques supports des pratiques rituelles des indigènes menés au XVI^e et au XVII^e siècle par des religieux et des érudits, travaux décrits par Baudot (1980), Duverger (1996) et Schultes (2001). Il souligne les réserves des clercs pour authentifier ce mode de commerce avec les dieux et leur tendance à le désacraliser. Sont successivement décrits l'ololihqui, le cuetzpalli, le payni, le coaxihuitl et le peyotl. Les vertus de ces plantes, divination, diagnostic, consolation, recherche d'objets perdus, sont citées. L'ambiguïté de leur pouvoir, leur capacité à mobiliser aussi bien dieux que démons, les garanties à réunir pour un usage personnel et social réussi, tout cela constitue manifestement un corpus culturel et cultuel complexe incomplètement clarifié. Par exemple détaillant la cure rituelle contemporaine à base de *cecectzin* (la « purissima ») comme « complexe culturel », il indique qu'outre le chaman et le patient, il faut tout autour six à douze assistants à jeun pour le bon déroulement de la cure, qui se solde en général par des vomissements.

Dans la discussion qui suivra Angela Hernandez décrira l'appauvrissement contemporain des rituels et la façon dont la dimension communautaire de ces pratiques est menacée. Paradoxalement, cette dimension communautaire renaîtrait dans les milieux laïcs de la hi-tech californienne, dont les membres, soumis à un individualisme féroce, seraient en recherche d'un plus de cohésion sociale.

Correspondance : B. Odier
<odierbernard@wanadoo.fr>

Quand la science et l'expérience subjective dialoguent : les trouvailles des neurosciences cognitives sur les psychédéliques en Colombie

Paula M. Herrera Gómez est neuropsychiatre pour enfants, elle enseigne à l'université technologique de Pereira.

La recherche sur les psychédéliques dans un cadre scientifique a commencé de manière rigoureuse dans les années 1940 aux États-Unis, où le National Institute of Health (NIH) a parrainé des essais cas-témoins sur des patients souffrant de pathologies psychiatriques. Après plusieurs décennies d'interdiction suite à la loi Nixon dans les années 1960, ces études qui s'étaient poursuivies dans la clandestinité, ont été relancées. Au cours des trente dernières années, des données substantielles ont été recueillies, suggérant que les psychédéliques constituent un traitement puissant pour une variété de pathologies psychiatriques courantes, bien que le moyen idéal d'utiliser ces substances pour minimiser les effets indésirables et maximiser les effets thérapeutiques reste à définir (Bender). Pouvoir décrire et isoler les co-facteurs dès la conception de l'étude est une tâche essentielle pour les chercheurs cliniciens. Et l'une des variables qui semble avoir une influence importante est le fameux « set and setting » déjà décrit dans les manuels d'utilisation des psychédéliques écrits par James Fadiman (2011).

L'utilisation de ces substances en Colombie est étroitement liée à la tradition indigène et aux rituels chamaniques de nos populations ancestrales, ce qui permet une vision moins ascétique de l'expérience sous psychédéliques, où l'on peut prendre en compte les croyances magiques et où les expériences subjectives ont autant d'importance que les mesures objectives des signaux biologiques.

Les études publiées depuis 1991 confirment l'hypothèse selon laquelle un petit nombre de traitements psychothérapeutiques assistés par des psychédéliques (Grof, 1984) peuvent offrir un soulagement significatif et durable des symptômes dans plusieurs troubles psychiatriques. Aucun effet indésirable grave attribuable à la thérapie psychédélique n'a été signalé. Les études existantes présentent plusieurs limites, notamment la petite taille des échantillons, la difficulté inhérente au double aveugle, un suivi limité dans le temps et des cohortes étroitement sélectionnées. Pour finir, la Pr Herrera a fait rêver l'assistance avec des clichés de neuro-imagerie fonctionnelle du Beckley/*Imperial research program* (Timmerman) montrant l'embrassement de la connectivité cérébrale sous psilocybine.

Psilocybine, kétamine et autres : tendances, recherche, science ou désespoir, avenir ou retour au passé ?

Henri García Moncaleano est psychiatre, psychanalyste, psychothérapeute et enseigne à l'université de Bogotá.

Il relève d'abord qu'en 2021, la consommation de marijuana et d'hallucinogènes chez les jeunes adultes a atteint un niveau record, tandis que l'alcool reste la substance la plus couramment consommée par les adultes (et par les jeunes adultes). Sait-on que le vin dans l'Antiquité était considéré comme un médicament ?

Le cannabis est utilisé pour soulager la douleur, contrôler les nausées et les vomissements chez les patients sous traitement anticancéreux et augmenter l'appétit. Il peut être utile dans les épilepsies réfractaires... Les laboratoires qui commercialisent le cannabidiol hésitent à le promouvoir comme traitement de l'anxiété. Ils craignent que cela compromette leur image de promoteurs de la santé et de la sécurité.

Les drogues psychédéliques et dissociatives telles que la psilocybine et la kétamine peuvent modifier temporairement l'humeur, les pensées, les perceptions et la conscience. Elles peuvent induire un sentiment de bien-être.

La kétamine, traditionnellement utilisée pour la sédation et l'anesthésie, est aujourd'hui une drogue tandis que l'eskétamine s'affirme comme thérapie innovante pour les dépressions résistantes avec idées suicidaires et risque de suicide.

Ces dernières années, la recherche sur les possibilités thérapeutiques de ces substances et d'autres encore a suscité un intérêt croissant. Mais il faut garder à l'esprit que leurs effets peuvent varier considérablement dans le temps. Leurs effets sur la pensée, l'humeur, la perception de la réalité, l'état d'âme et le sentiment de bien-être peuvent être fluctuants, voire adverses chez les patients psychotiques et schizophrènes (Bender, 2021).

Le Dr Garcia décrit le vaste champ de recherche qui nous attend, et nous invite à mieux comprendre les effets de ces substances, leurs actions possibles sur la santé et les maladies mentales et ne pas oublier que lorsque l'on parle de maladies mentales, on parle de malades mentaux, et que quand nous leur donnons des médicaments, ce n'est pas seulement ce que nous formulons qui est important, mais aussi la façon dont nous le formulons. Il rappelle que les facteurs psychodynamiques sous-jacents sont essentiels et pour beaucoup dans la réussite des traitements. Selon lui, l'accent doit rester porté sur les qualités du transfert et du contre-transfert ainsi que sur l'interaction de ceux-ci avec les défenses psychologiques et les significations symboliques.

Les figures de la toxicomanie et des drogues dans une perspective historique : quelles conséquences pour la clinique ?

Les Pr Silvia Rivera-Largacha et Diego Enrique Londoño Paredes sont tous les deux psychologues et professeurs d'université à Bogotá, l'une au Rosario et l'autre à l'UNC. À travers des références historiques, ils analysent la catégorie de médicament comme une catégorie qui décrit des objets modernes produits dans un dispositif lié à la logique de la médecine curative. D'où des tensions sociales, politiques et économiques qui ont fait des drogues des objets à la fois fascinants et répulsifs pour les sociétés modernes. Dans la clinique des addictions, ces tensions sont présentes dans le rapport particulier que les toxicomanes entretiennent avec ces objets.

Nos références cliniques sont issues d'une recherche menée il y a quelques années auprès d'usagers de drogues dans trois structures médico-psychosociales du sud de la France dans laquelle nous avons étudié l'interaction entre le fonctionnement psychique et les influences des discours sociaux. C'est ce bagage qui

oriente aujourd'hui notre travail de supervision dans le champ de l'accompagnement psychosocial. À ce carrefour entre psychanalyse et sciences sociales, nous nous référons à la question de l'objet « Lathouse »¹ [2] dans l'enseignement tardif de Lacan et à la notion foucauldienne de dispositif, reprise par Agamben.

Liens d'intérêts L'auteur déclare ne pas avoir de lien d'intérêts en rapport avec cet article.

Références

1. Villasenor Bayardo S.J. *Vers une ethnopsychiatrie mexicaine. La médecine traditionnelle dans une communauté nahua du Guerrero*. Paris : L'Harmattan, 2016.
2. Rivera-Largacha S, Londoño Paredes D. Les figures de la toxicomanie et de la drogue dans une perspective historique. Quelles conséquences pour la clinique ? *Psychologie clinique* 2023 ; 55 (1) : 81-91.

Ce texte est le compte rendu du colloque de l'Association franco-colombienne de psychiatrie et de santé mentale (Afcopsam), Paris-Bogotá, 14 octobre 2023. Pour tous renseignements sur les activités de l'Afcopsam, consulter le site www.afcopsam.org ou adresser un mail à : francocol.santementale@gmail.com.

¹ Ce qui dans ce monde de la vérité formalisée échappe encore au dévoilement, ces objets qui résultent, à la fois, du monde « scientisé », « technologisé » et de ce qui manque encore à être enserré par lui, Lacan (1969) propose de les nommer des lathouses.